LIENS, nouvelle série :

Revue francophone internationale – N°10 / Juillet 2026/Volume 2

Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et de la Formation – **FASTEF/UCAD**

ISSN: 2772-2392 / E-ISSN : 3125-1757 - Journal DOI: 10.61585/pud-liens



LIENS, *nouvelle série :*
Revue francophone internationale
-- N°10---Volume 2
Faculté des Sciences et Technologies de

L'Éducation et de la Formation





©

DAKAR, JUILLET 2026

ISSN: 2772-2392/E-ISSN: 3125-1757

SITE : https://liens.ucad.sn

REVUE LIENS
FASTEF

Copyright © 2026
Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et de la Formation
ISSN : 2772-2392/E-ISSN : 3125-1757
Dakar-Sénégal
revue.liens@ucad.edu.sn



©
Dakar – Juillet 2026
ISSN : 2772-2392/E-ISSN : 3125-1757
revue.liens@ucad.edu.sn

Comité de direction

Directeur de publication
Mamadou DRAMÉ
Directeur de la revue
Assane TOURÉ
Directrice adjointe et rédactrice en chef
Ndèye Astou GUEYE

Comité de rédaction

Rédactrice en chef
Ndèye Astou GUEYE,
Rédacteur en chef adjoint
Bara NDIAYE
Responsable numérique
Abdoulaye THIOUNE
Assistante de rédaction
Seynabou GUEYE

Comité scientifique

ALTET Marguerite, Professeur en sciences de l'éducation (Université de Nantes, France) ; BATIONO Jean Claude, Professeur en didactique des langues et de la littérature, (Université de Koudougou, Burkina Faso) ; BIAYE Mamadi, Professeur en physique nucléaire, (UCAD, Sénégal) ; CHABCHOUB Ahmed, Professeur en sciences de l'éducation (Université de Bordeaux) ; CHARLIER Jean Emile, Professeur (Université Catholique de Louvain) ; CUQ Jean Pierre, Professeur en didactique du français (Université de Nice Sophia Antipolis) ; DAVIN CHNANE Fatima, Professeur en didactique du français (Aix-Marseille Université, France) ; DE KETELE Jean-Marie, Professeur (UCL, Belgique) ; DIAGNE Souleymane Bachir, Professeur en philosophie (UCAD, Sénégal), (Université de Columbia) ; DIOP Amadou Sarr, Maître de conférences en sociologie, (UCAD, Sénégal) ; DIOP El Hadji Ibrahima, Professeur en littérature allemande moderne - Études allemandes, (UCAD, Sénégal) ; DIOP Papa Mamour, Maître de conférences en Sciences de l'éducation ; didactique de la langue et de la littérature (Espagnol) (UCAD, Sénégal) ; DRAME Mamadou, Professeur Titulaire en sciences du langage, (UCAD, Sénégal) ; FADIGA Kanvaly, Professeur en Sciences de l'Éducation, (ENS, Côte d'Ivoire) ; FALL Moussa, Maître de Conférences en Linguistique française-Didactique, (FLSH-UCAD) ; FAYE Valy, Maître de conférences en Histoire contemporaine, (UCAD, Sénégal) ; GIORDAN André, Professeur en didactique et épistémologie des sciences (Université de Genève, Suisse) ; GUEYE Babacar, Professeur en Didactique de la Biologie (UCAD, Sénégal) ; IBARA Yvon-Pierre Ndongo, Professeur en linguistique et langue anglaise (Université Marien N'Gouabi République du Congo) ; KANE Ibrahima, Maître de conférences en écophysiologie végétale, (UCAD, Sénégal) ; LEGENDRE Marie-Françoise, Professeur des sciences de l'éducation (Université de LAVAL, Québec) ; MBOW Fallou, Professeur en sciences du langage (UCAD, Sénégal) ; MILED Mohamed, Professeur en Sciences de l'éducation, SOKHNA Moustapha , Professeur Titulaire en Didactique, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; SY Harouna, Professeur Titulaire en sociologie de l'éducation (FASTEF-UCAD).

Comité de lecture

ADICK Christel, Professeur en sciences de l'éducation (Université Johannes Gutenberg Mainz, Allemagne) ; BARRY Oumar Maître de conférences en Psychologie générale (FLSH-UCAD) ; BOULINGUI Jean-Eude, Maître de Conférences, Sciences de la Vie et de la Terre (E.N.S.- Libreville) ; BOYE Mouhamadou Sembène Maître de conférences en chimie (FASTEF-UCAD) ; COLY Augustin, Maître de Conférences, Littérature comparée, (FLSH - UCAD) ; DAVID Mélanie, Professeur en sciences de l'éducation (Université Paris 8, France) ;DIALLO Souleymane, Maître de conférences en Sociologie de l'éducation (INSEPS- UCAD) ; DIENG Maguette, Maître de conférences en littérature espagnole (FASTEF-UCAD) ; GUEYE Séga, Maître de conférences en physique (FASTEF-UCAD) ; GUEYES TROH Léontine, Maître de conférences, Littérature générale et comparée (Université Felix Houphouët Boigny-ABIDJAN) ; KABORE Bernard, Professeur Titulaire, Sociolinguistique (Université Joseph Ki-Zerbo) ; KANE Ibrahima, Maître de conférences, P.V. : Eco-Physiologie végétale , (FASTEF-UCAD) ; MBAYE Djibril, Maître de Conférences, Littératures et Civilisations hispano-américaines et afro-hispaniques (FLSH-UCAD) ; MBAYE Cheikh Amadou Kabir, Maître de conférences, Littérature africaine orale (FASTEF-UCAD) ; NASSALANG Jean- Denis, Maître de conférences, Littérature française (FASTEF-UCAD) ; NDIAYE Ameth, Maître de Conférences, Géométrie, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; NGOM Mamadou Abdou Babou, Maître de Conférences, Littérature de l'Afrique anglophone, Anglais, (FLSH-UCAD) ; PAMBOU Jean Aimé, Maître de conférences en sociolinguistique et français langue étrangère, (E.N.S, Gabon) ; SECK Cheikh, Maître de conférences, Analyse, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; SOW Amadou, Maître de conférences, Littérature africaine orale (FASTEF-UCAD) ; SY Kalidou Seydou, Maître de conférences en sciences du langage (UFR LHS-UGB) ; SYLLA Fagueye Ndiaye, Maître de Conférences, Analyse numérique, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; THIAM Ousseynou, Maître de conférences, Sciences de l'éducation ; (FASTEF-UCAD) ; TIEMTORE Zakaria, Maître de conférences, Sciences de l'éducation : Technologies de l'éducation – Politiques éducatives, (ENS-UNZ) ; TIMERA Mamadou BOUNA, Professeur Titulaire en didactique de la géographie (UCAD, Sénégal) ; YORO Souleymane, Maître de conférences, Littérature africaine orale (FASTEF-UCAD).

Sommaire

Éditorial
……..……..……..…..9-11
Ndèye Astou GUEYE, Rédactrice en Chef…..……..…….……...…… ...…9-11

I.SCIENCES DE L'ÉDUCATION… ……...……..... ….12

ARCHITECTURE, MUSIQUE ET LINOGRAVURE : ATELIERS ARTISTIQUES ET ACTIVATION LANGAGIÈRE DANS L'ENSEIGNEMENT DE L'ALLEMAND AU SÉNÉGAL …….…...13-33
Jörg Martin HARTMANN…….....… 13-33

FORMATION DUALE ET INSERTION PROFESSIONNELLE : PERCEPTIONS CROISÉES DES ACTEURS……. 34-48
Sileymane SALL[a], Sylvain Luc AGBANGLANON[b]……. 34-48

INGÉNIERIE DE L'HUMANITUDE : UNE RÉPONSE À L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE MASSE PAR LA MÉTHODE PREHRENPEC……... 49-65
Justin Masandi Kisuku LEZ ……..……49-65

IMPACT DE LA MENACE TERRORISTE SUR LE CLIMAT SCOLAIRE AU MALI : LE CAS DE L'INSTITUT DE FORMATION DE MAÎTRES DE NIONO…… 66-77
Natié COULIBALY[a], Bakary DEMBÉLÉ[b] , Mamadou KEITA[c]……...….. 66-77

LES ÉCOLES FRANCO-ARABES (EFA) AU SÉNÉGAL NAISSANCE ET DÉFIS DE RENDEMENTS…….…… 78-98
Cheikh SAMB[a] , Mouhamadou Fadil KANE[b]……..…….……..…. 78-98

PERCEPTIONS POSITIVES, USAGES LIMITÉS : LE PARADOXE DE L'INTÉGRATION NUMÉRIQUE DANS LES ÉTABLISSEMENTS PILOTES DE L'ACADÉMIE DE TAMBACOUNDA…….……. 99-113
Amath FALL…….…….… 99-113

II- DISCIPLINES FONDAMENTALES ……..114

URBANITÉ LANGAGIÈRE, PRATIQUES DES « LOCUTEURS AUX IDENTITÉS HYBRIDES » ET LANGUES VERNACULAIRES À DAKAR : QUEL AVENIR POUR LE DIOLA ? ……..……....115-129
Jean Sibadioumeg DIATTA ……..……..115-129

DU GREC À L'ARABE : TRADUCTION, TRANSFORMATION ET RECONTRUCTION DE LA LOGIQUE ARISTOTÉLICIENNE……..……..... 130-148
Alioune SECK…….….. 130-148

MÉCANISMES D'INTÉGRATION DES EMPRUNTS NOMINAUX DU MOORÉ AU FRANÇAIS……. 149-165
Yacouba KOURAOGO ……..…….149-165

DÉCRYPTAGE SÉMIOTIQUE DES CHANSONS *VODUN SAKPATA* ET *NESUXWÉ* AU BÉNIN : ENTRE DISCOURS ENGAGEANTS ET ÉDUCATION À LA DISCIPLINE
Marcellin Médétonhan LOUGBEGNON[a], Laurent ATCHIKPA[b]…….….. … 166- 179

« SENGHOR ET CÉSAIRE : LES CONTROVERSES D'UNE POÉSIE DE LA SUBVERSION » ……..……...180-196
Thierno Arouna NIANG……..………….180-196

MÉMOIRE, IDENTITÉ ET ÉCRITURE DANS LES ROMANS DE LA MIGRITUDE : DE LA SOUVENANCE À L'ANCRAGE TERRITORIAL ……..……197-213
Landa YIRADIANG…….……197-213

EFFET DE LA VARIABILITÉ CLIMATIQUE SUR LA PRODUCTION DE L'ARACHIDE AU SÉNÉGAL : CAS DU DÉPARTEMENT DE LOUGA……..… 214-231
Sadibou SOW[a] ,Serigne Modou SARR[b] ,Awa BA[c] , Ibrahima SEYE[d]…..…… 214-231

ANALYSE DE LA GOUVERNANCE DU CLUB DE FOOTBALL PROFESSIONNEL CANON SPORTIF DE YAOUNDÉ SAISON SPORTIVE 2023-2024……..... 232-249
Modeste Ghislain ONOMO ONOMO[a] , Rodrigue MENYE MPELE[b]..... 232-249

LISTE DES AUTEURS DU *LIENS 10- Volume 2* ……..…..250

Éditorial

Volume 2

Ndèye Astou GUEYE, Rédactrice en Chef

Ce numéro 10, Juillet 2026, de la revue *Liens, nouvelle série : revue francophone internationale* témoigne du dynamisme des chercheurs et enseignants-chercheurs. Les productions scientifiques sont tellement importantes qu'elles sont reparties en deux volumes, lesquelles productions sont inédites et, sans conteste, de qualité.

Le volume deux (2) est composé de quatorze articles (14) articles. Les uns sont du domaine des sciences de l'éducation et les autres relèvent des disciplines fondamentales. C'est ainsi qu'en ce qui concerne la première catégorie, c'est Jörg Martin HARTMANN qui ouvre l'éditorial de ce volume avec une production scientifique qui porte sur un dispositif d'ateliers artistiques intégré à l'enseignement de l'allemand langue étrangère dans deux établissements secondaires Sénégalais.

Sileymane SALL et Sylvain Luc AGBANGLANON traitent de la perception des acteurs sur la formation duale, en ce qui concerne sa capacité à favoriser l'insertion. L'étude est conduite au centre sectoriel de formation professionnelle en foresterie de Bounkiling.

Justin Masandi Kisuku LEZ nous emmène en RDC (République Démocratique du Congo) avec une étude qui analyse la pertinence du « projet d'humanitude » face aux défis de l'Enseignement Supérieur de masse en République Démocratique du Congo (RDC). La recherche s'appuie sur la méthode PREHRENPEC et le modèle d'évaluation-soutien DIDIMAL.

Quant à Natié COULIBALY, Bakary DEMBÉLÉ et Mamadou KEITA, ils réfléchissent sur l'impact croissant de l'insécurité liée aux menaces terroristes sur le système éducatif Malien, en particulier sur le climat scolaire. L'objectif général est d'évaluer les effets de cette insécurité sur les relations interpersonnelles, la continuité pédagogique et le bien-être des acteurs scolaires à l'Institut de Formation de Maîtres (IFM) de Niono (Mali).

Cheikh SAMB et Mouhamadou Fadil KANE nous font revenir au Sénégal. Leur étude se propose d'examiner le programme d'enseignement de la langue arabe au sein des établissements franco-arabes au Sénégal.

Amath FALL clôt cette partie relevant des Sciences de l'éducation. Son article analyse le paradoxe de l'intégration numérique dans les pratiques d'enseignement-apprentissage de l'Académie de Tambacounda.

Pour ce qui est des disciplines fondamentales, nous avons cet article de Jean Sibadioumeg DIATTA. Il traite de la question de la vernacularisation du diola à Dakar. Au travers d'une immersion en milieu familial, il a montré que l'urbanité linguistique influence les pratiques des locuteurs aux identités hybrides.

Alioune SECK lui emboite le pas avec une production scientifique qui examine le rôle décisif du mouvement de traduction dans la transformation de la logique et de la pensée philosophique de l'Antiquité tardive au monde islamique médiéval.

Yacouba KOURAOGO nous fait voyager au Burkina Faso. Son article s'intéresse aux emprunts nominaux du *mooré* au français dans une perspective lexicologique qui considère l'emprunt comme un procédé de création lexical à travers le contact de langues et de cultures

Sur la même lancée, Marcellin Médétonhan LOUGBEGNON et Laurent ATCHIKPA examinent les particularités discursives et sémiologiques des *vodun sakpata* et *nɛsuxwé* au Bénin en se fondant sur les corpus de chanson. Les corpus de chanson sont mobilisés auprès des fidèles et dignitaires des *vodun sakpata* et *nɛsuxwé* dans les communes de Savalou et de Dassa-Zoumé au Bénin.

Thierno Arouna NIANG fait une étude diachronique adossée à une comparaison binaire en guise de contribution épistémologique à l'inépuisable critique littéraire des productions africaines qui élucide plus clairement les controverses de la poésie subversive à la fois Senghorienne et Césairienne.

Landa YIRADIANG examine comment les écrivains de la Migritude, évoluant souvent hors du continent Africain, mobilisent la mémoire et l'écriture comme outils de résistance contre les discours hégémoniques occidentaux et la crise identitaire liée à l'exil.

Dans un tout autre cadre, Sadibou SOW, Serigne Modou SARR, Awa BA et Ibrahima SEYE traitent de l'effet du changement climatique sur la production de l'arachide au Senegal : le cas du département de Louga.

Modeste Ghislain ONOMO ONOMO et Rodrigue MENYE MPELE de clore cet éditorial du volume 2 avec leur article qui analyse la gouvernance du club de football professionnel Canon Sportif de Yaoundé, saison sportive 2023-2024.

Bonne lecture !

II. DISCIPLINES FONDAMENTALES

URBANITÉ LANGAGIÈRE, PRATIQUES DES « LOCUTEURS AUX IDENTITÉS HYBRIDES » ET LANGUES VERNACULAIRES À DAKAR : QUEL AVENIR POUR LE DIOLA ?

Jean Sibadioumeg DIATTA
Université Cheikh Anta Diop de Dakar
jeansibadioumeg1.diatta@ucad.edu.sn

Résumé :

Dans cet article, nous avons abordé la question des langues vernaculaires à Dakar. Au travers d'une immersion en milieu familial, nous avons montré que l'urbanité linguistique influence les pratiques des *locuteurs aux identités hybrides*. Ils sont partagés entre plusieurs valeurs qui sont parfois concurrentielles, voire antagonistes. Le diola se trouve, dès lors, relégué au second plan dans des familles dakaroises où il ne sert plus de support de communication privilégié au détriment du wolof qui gagne du terrain. Face à un tel fait, les parents, responsables des politiques linguistiques familiales, se mobilisent à travers des stratégies de transmission de la langue ethnique, mais aussi de contournement de la présence du wolof faisant l'objet de rejet. L'objectif principal de ces initiatives reste le maintien du diola en famille seul moyen de perpétuer la transmission des valeurs identitaires diolas.

Mots- clés : Identités, diola, wolof, langues vernaculaires, Dakar.

Abstract :

In this article, we addressed the issue of lingua francas in Dakar. Through immersion in a family setting, we demonstrated that linguistic urbanity influences the practices of speakers with hybrid identities. They are torn between several values that are sometimes competing, even antagonistic. Diola is thus relegated to the background in Dakar families, where it no longer serves as the primary means of communication, to the detriment of Wolof, which is gaining ground. Faced with this situation, parents, responsible for family language policies, are mobilizing through strategies to transmit the ethnic language, but also to circumvent the presence of Wolof, which is being rejected. The main objective of these initiatives remains the maintenance of Diola within the family, the only way to perpetuate the transmission of Diola identity values.

Keywords: Identities, diola, wolof, vernacular languages, Dakar.

Introduction

Christine Dallaire (2004) a théorisé le concept de « locuteurs aux identités hybrides » pour qualifier la situation des enfants dans les espaces urbains partagés entre plusieurs identités. Ils sont en contact avec une diversité de réalités sociales et linguistiques qui finissent par définir leur être. Plusieurs espaces de socialisation dont la famille, la rue, l'école, les maisons, etc. participent à façonner leur identité qui n'est autre que la somme des identités issues de leurs fréquentations et de leurs mobilités quotidiennes. Contrairement à l'espace rural marqué par une homogénéité des pratiques ou un monolinguisme manifeste, en ville surtout en Afrique le plurilinguisme est la norme la mieux partagée. En reconnaissant que chaque langue véhicule une culture et une identité, on suppose que l'enfant n'ayant pas la capacité de discernement se trouve influencé par plusieurs modèles socio-culturels. À propos de la construction identitaire, rappelons qu'elle est comprise comme étant le « processus de négociation entre, d'une part, une socialisation linguistique familiale et scolaire et, d'autre part, les choix identitaires effectués par les individus en fonction de leur propre subjectivité » (Pilote, Magnan et Vieux-Fort : 2010, 67). À Dakar, une immersion en famille nous a permis de comprendre que chez les Poulars, les Mandingues et mêmes les Sérères les langues identitaires sont généralement celles vernaculaires. L'espace familial sert de cadre de leur transmission, mais aussi de barrière naturelle qui lutte contre la pression extérieure (Fishman 1991). Par contre, chez beaucoup de Diolas nous avons constaté, entre autres réalités linguistiques, la forte présence et l'usage du wolof ou du français. Il y a une ouverture manifeste aux langues véhiculaires. Cette situation semble se justifier, car déjà à Ziguinchor, Ndiémé Sow (2016 : 269) a rapporté les propos d'un prêtre de la paroisse de Lyndiane, quartier périphérique de Ziguinchor où les Diolas sont largement majoritaires. Il déclare à propos du wolof : « […] Nous envisageons d'ailleurs de prêcher en wolof, car maintenant les jeunes ne parlent que le wolof. Leurs parents ne leur parlent que cette langue ». Si à Ziguinchor on vit cette situation, qu'adviendra-t-il des usagers à Dakar ? Dans une famille que nous avons visitée, nous avons noté que quand un parent parle diola à ses enfants, ceux-ci répondent en wolof (Diatta : 2021). Juillard (2010 : 65) confirme d'ailleurs que les Diolas manifestent généralement une adaptabilité plus grande par rapport aux autres ethnies. Il y a une sorte de conflit permanent dans l'usage des langues entre personnes âgées et jeunes. Nous sommes arrivés à la conclusion que le wolof s'impose petit à petit comme langue vernaculaire dans beaucoup de familles, même si l'on constate une forme de résistance incarnée surtout par les parents qui prônent la pratique de la langue identitaire, vecteurs de transmission d'histoire ou d'un « capital culturel ».

Pour éviter une telle situation aux conséquences désastreuses pour la survie de la langue ethnique, des chefs de familles adoptent des postures dont le but est de favoriser la transmission du diola de génération en génération. Marc Crépon (2001 : 29) reconnaît qu'avec la reconnaissance, la défense, la promotion de telle ou telle langue, il y va toujours de la survie d'une culture, identifiable dans son unicité et sa différence, dans sa pureté et son homogénéité. Devant de tels faits des questions peuvent surgir. Quelles sont les stratégies de maintien du diola adoptées par les parents ? Comment voient-ils l'avenir de la langue ethnique ? Quels peuvent êtres les comportements sociolinguistiques des enfants devant cette posture ? Dans cet article, grâce à une immersion au niveau des familles diolas demeurant dans les quartiers urbains de Dakar, nous essayerons d'évaluer la problématique de la vernacularisation du diola surtout dans un contexte de pression du wolof. Nous révélerons également des stratégies développées par les acteurs en faveur de sa transmission.

1. Cadre théorique

Il faut noter que cette recherche s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique urbaine. L'espace urbain est donc interrogé du point de vue linguistique.

1.1. Urbanité langagière

L'espace urbain n'est pas seulement appréhendé d'un point de vue physique avec sa taille, son architecture et son organisation interne. Il n'est pas seulement compris comme un simple terrain où des phénomènes de divers ordres interagissent. Calvet (1994 : 16) disait d'ailleurs que : « la ville est plus qu'un lieu de coexistence des langues, elle est un lieu de gestion de cette coexistence ». Depuis les travaux de Laborit (1971) avec ses théories sociologiques « posant l'urbanité comme un vecteur de transformation, d'innovation et de dynamisme, avec une théorisation analytique du fonctionnement urbain » (Labridy, p24), des linguistes se sont inspirés de ses recherches. Bulot applique ces théories à « l'urbanité langagière » (2003 : 99). Cet espace géographique devient depuis lors un laboratoire de recherche sur tout ce qui se réfère aux langues, au linguistique, au langagier et aux discours. De ces considérations est née la sociolinguistique urbaine dont les principales recherches portent sur notamment les pratiques langagières en milieu urbain mais aussi sur la construction discursive de la ville, lieu de coexistence de plusieurs langues. Il s'y joue, par le bais des pratiques langagières, un certain nombre de tensions structurelles qui à leur tour permettent de concevoir l'espace urbain comme : « un processus, comme une matrice discursive de référence pour ses différents acteurs » (Đặng et Bulot : 2015, 23). Cet espace est bien souvent assimilé à un lieu de tensions sociales, identitaires, et de dynamiques linguistiques (Aboa : 2015, 163). Il reste donc un cadre de production langagière et de représentations.

C'est dire que plus l'espace est urbanisé, plus le rapport à l'autre, à sa façon de parler fonde les limites et frontières intra-urbaines (Opcit : 24). Les villes africaines telles que Dakar ne font pas exception à cette dynamique de mise en mot. Les nombreuses langues qui y sont parlées au quotidien favorisent l'éclosion d'un discours hybride pouvant être qualifié d'identité urbaine.

1.2. Contact de langues

La genèse des études sur le phénomène des sciences du langage appelé « contact de langues » est généralement située en 1953 avec notamment la publication de l'ouvrage d'Uriel Weinreich, intitulé *Languages in contact*. Cependant, il faut rappeler que déjà en 1884 Hugo Schuchardt étudiait les mélanges de langues et les « langues de contact » que sont les pidgins et les créoles. Il énumère deux principes d'ailleurs largement repris par la linguistique de contact. Selon lui, il n'existe pas de langue non mélangée et que le contact de langues est l'un des facteurs essentiels de l'évolution des langues (Léglise : 2021, 1). Le dictionnaire de linguistique définit ce phénomène comme étant une situation dans laquelle un individu ou un groupe humain sont conduits à utiliser deux ou plusieurs langues (2002 : 115). Cela favorise la naissance d'autres phénomènes linguistiques tels que l'emprunt, le code switching, le calque, le code mixing, la variation linguistique, mais aussi les représentations. Les langues en contact finissent souvent par une sorte de dialogue. Elles s'empruntent, échangent ce qui rend leurs frontières parfois difficiles à cerner et à délimiter. Ziamari (2003, 33) fait remarquer d'ailleurs : « Ces formes linguistiques générées toutes dans la même situation posent des difficultés parfois dans l'analyse quant à la distinction et la délimitation des frontières entre elles ». Dans les grandes villes comme Ziguinchor où la cohabitation d'une pluralité d'idiomes est une réalité, le contact des langues favorise le développement de discours hybrides qui témoignent de la porosité des frontières linguistiques. On y retrouve une cinquantaine de langues à la fois locales, nationales et étrangères de statuts différents. La population est très mobile et brassée. Des groupes ethniques s'y côtoient au quotidien. Nous retrouvons une situation presque similaire à Dakar, même si dans la capitale sénégalaise la wolofisation est quasi-totale. Le wolof y constitue le support de communication non seulement dans les familles, la rue, les cours de récréation, voire les bureaux où le français est sensé constituer la norme. Les nombreuses mobilités à la fois nationales et internationales que connaît la ville favorisent la cohabitation de plusieurs idiomes identitaires.

1. 3. Socialisation linguistique

Il faut reconnaître que les normes langagières en cours dans des sociétés humaines ne sont nullement des données figées, mais plutôt le produit des usages en permanence reproduits et déconstruits à l'échelle du continuum collectif *versus* individuel (Baudrillard et Guillaume, 1994).

Les espaces aussi ne sont pas des données, mais effectivement des produits discursifs. Bulot et Ledegen soulignent que s'ils ne sont pas donnés mais processuels, « ni les normes, ni les espaces et moins encore les identités ne sont homogènes : ils/elles sont intrinsèquement multiformes et fragmenté-e-s » (2008/1 : 7). Guy Rocher définit la socialisation comme étant : « le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise les éléments socioculturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre ». Elle constitue un processus d'appropriation de valeurs identitaires, culturelles, de savoirs êtres qui facilitent l'intégration d'un individu au sein d'une communauté. La langue occupe une place centrale dans ce processus. Les comportements langagiers des enfants trouvent leurs fondements dans leurs relations avec les espaces sociaux. L'identité de l'enfant demeure le fruit d'une négociation entre un processus de transmission, réalisé notamment au cours de la socialisation familiale et scolaire, et un processus de subjectivation qui caractérise le rapport à soi (Pilote, Magnan et Vieux-Fort : 2010, 81). Ainsi, la famille, l'école et la rue constituent les principaux agents de socialisation langagière chez l'enfant. Ce phénomène est largement développé par Dell Hymes à travers ses recherches sur l'acquisition du langage chez l'enfant dans ses formes et dans ses fonctions. Il est défini comme un processus multidimensionnel par lequel des enfants ou d'autres novices plus âgés développent des dispositions à utiliser le langage, les langues ou d'autres ressources communicatives de manière culturellement et socialement appropriée (Lambert : 2021, 311). En effet, pour les linguistes travaillant dans ce domaine, pour être compétent dans une langue donnée, il ne suffit pas seulement de maîtriser les outils grammaticaux, mais aussi et surtout la manière dont on apprend à utiliser le langage en contexte pour accomplir des actes sociaux. Les compétences communicatives s'acquièrent grâce aux interactions sociales. La socialisation langagière est donc un processus. Dans les familles diolas installées à Dakar, les parents promeuvent une transmission des valeurs identitaires aux enfants qui passe par la maîtrise de la langue de groupe ainsi que des valeurs associées à cette langue. L'enfant étant exposé à plusieurs identités au cours de sa socialisation, ces responsables familiaux se battent pour la survie de la leur.

2. Enjeux de la lutte pour la vernacularisation du diola : Méthodologie et résultats

2.1. Démarche méthodologique

Dans cette recherche, notre terrain d'enquête a été l'espace familial urbain. C'est là où nous avons non seulement observé des pratiques, mais aussi relevé des interactions et des impressions. En tant que sociolinguiste, nous admettons avec Agier (2004, 35) que le terrain n'est pas une chose, il n'est pas aussi un lieu, ni une catégorie sociale, un groupe ethnique ou une institution (…).

Le terrain c'est avant tout un ensemble de relations personnelles qui nous permettent d'apprendre des choses. Dès lors, faire du terrain, c'est travailler à établir des relations personnelles avec des gens, capables de nous fournir les réponses à nos questionnements scientifiques. Nous avons utilisé une méthode essentiellement ethnographique dans cette enquête. Elle a consisté à une sorte d'immersion en milieu familial diola afin non seulement de comprendre et de noter les pratiques en cours, mais aussi d'appréhender les représentations linguistiques développées sur les langues en contact principalement le wolof, le français et le diola et sur les comportements langagiers des acteurs. Résidant dans un des quartiers des *Libertés* qui sont au nombre de six (Liberté 1, 2, 3, 4, 5 et 6), nous avons profité de nos relations au niveau de l'association des Diolas de la paroisse catholique des Martyrs de l'Ouganda pour approcher un certain nombre de familles qui nous ont facilité le déroulement de notre phase de collecte d'observables. Compte tenu des situations liées à l'indisponibilité des habitants en semaine à cause des occupations professionnelles et scolaires, nous attendions les week-ends (samedi et dimanche) pour rendre visite à ces familles. Muni d'un carnet et d'un enregistreur, nous profitions de notre présence pour observer les pratiques langagières mais aussi noter les stratégies discursives des locuteurs. Nous avons mené des observations directes, mais aussi participantes. Ces deux outils nous ont permis de comprendre les usages et les stratégies discursives développées à la fois par les enfants entre eux et les parents dans les interactions. Nous avons visité 15 familles réparties entre les différents quartiers des Libertés. Des entretiens ont été également réalisés avec 10 papas, 08 mamans et 32 enfants dont l'âge est compris entre 10 et 20 ans. Le diola et le wolof ont été les supports linguistiques empruntés pour les besoins de l'enquête qui s'est déroulé entre le 05 janvier et le 15 avril 2025.

2.2. Analyse des résultats

Dans la culture diola comme dans plusieurs autres en Afrique, la non maîtrise de sa langue identitaire est interprétée comme une acculturation, car ce support est aussi le moyen de diffusion de la culture. Cela est synonyme également de complexe d'infériorité vis à vis des autres identités dont les langues sont plus véhiculaires (Diatta : 2025, 33), mais aussi de manque de fierté par rapport à son appartenance. C'est la raison pour laquelle les parents, responsables de l'éducation linguistique des enfants, se battent pour apprendre à ces derniers les langues ethniques afin de ne pas éprouver une « culpabilité linguistique ». Dans le sens opposé, le fait pour un jeune de maîtriser la langue maternelle confère à ses parents une considération, une fierté, un honneur. Il s'agit pour ces derniers de mettre en relief leur autorité au sein de l'espace familial mais aussi leur attachement aux valeurs identitaires. Parler sa langue maternelle pour un enfant en famille ou ailleurs constitue donc une source de fierté pour ses parents. Pour y parvenir, ceux-ci développent des stratégies diverses, car étant conscients des obstacles.

Nous partageons l'entretien que nous avons eu avec le vieux Lamine, chef de famille diola qui travaille dans l'électricité. Il explique dans ce passage le sentiment qui habite un parent dont les enfants sont incompétents en langue ethnique.

> **Le vieux Lamine, électricien** : « Bilahi A ñoli a jaw ***villasse*** ban a jamut ku joola ka puñ këëmëk kiiya+let ku gel a ñilaw de ***mais*** awu ampool+***C'est une humiliation***+**c'est une vraie humiliation** +***En plus*** uli du gekene geken leemo pan u badj a jaora a pulo ***villasse***+a jool sindoyi a sankenil ku joola ku ngolenut ku langen pan u puño fan fang »
> **Traduction :** « Je te jure si ton enfant va au village et qu'il ne maîtrise pas ta langue, c'est une grande honte+Ils n'insulteront pas l'enfant mais toi son père+C'est une humiliation+c'est une vraie humiliation+En plus nous nous sommes battus pour éviter une vraie honte, car tu peux avoir un hôte venant du village qui parle à tes enfants sans qu'ils soient en mesure de répondre ».

Parmi les facteurs qui motivent les parents dans la transmission de la langue identitaire à leurs progénitures, il y a principalement le refus de subir « une humiliation » infligée non pas à celles-ci mais plutôt aux chefs de famille à qui la société confère la responsabilité de la diffusion des valeurs identitaires. Ce sentiment est exprimé à travers la phrase répétée de façon graduelle « c'est une humiliation », « c'est une vraie humiliation » comme une stratégie d'insistance sur le sort qui est réservé aux parents fautifs. L'évocation répétitive de l'indice spatial « villasse » un emprunt au français « village » ayant subi des variations phonétiques à travers le choix en diola du [s] à la place du [j] en français révèle, non seulement la fréquence des mobilités entre l'espace urbain et celui rural, mais aussi la place que cet espace d'origine occupe dans la transmission du diola. Selon notre interlocuteurs, les chefs de famille sont contraints d'apprendre à leurs enfants la langue ethnique afin d'éviter d'éprouver une « grande honte » soit lors de leurs passages au village soit lorsqu'un « hôte » venu du village pour séjourner chez eux à Dakar constatera l'incapacité de l'enfant à lui « répondre » en diola. L'incompétence de ce dernier ne lui est pas imputé, mais plutôt à son « père » qui à son tour fait l'objet d' « insultes » par ce que n'ayant pas fait son devoir, mais aussi étant incapable de transmettre ses valeurs identitaires. Chez les Diolas, les sentiments de fierté et d'indépendance sont fortement ancrés (Badiane : 2015, 51). Au-delà des récriminations dont font l'objet des parents par rapport aux pratiques de leurs enfants, des stratégies de contournement des difficultés de transmission du diola sont aussi expérimentées. Il s'agit principalement d'une d'immersion en milieu diola, c'est-à-dire le village où le seul support de communication est la langue identitaire. C'est ce que tente d'expliquer cet interlocuteur. Le vieux Saliou est un ancien policier radié en avril 1987 par le régime de Abdou Diouf. Nous l'avons interpelé par rapport à la vernacularisation du diola dans un contexte de pression exercée par le wolof.

Il déclare à cet effet :

> **Vieux Saliou :** « Inje a sekkom a serere+ u manje ku sekka ku ko ku **commande** di si lùppasu+**donc** di ku **imposé leur langue aux enfants**+ moo kaane **pour** ka **permettre** ku ñilaku ku jam ka sankenom+**chaque année** pan ku jaw wacance sindo+ **en plus** si **association** sammi dakar **je leur demande de participer**+**au moins avec ça** pan ku foràtt ja tit »
> **Traduction :** « Ma femme est sérère+tu sais que ce sont les femmes qui commandent dans les maisons+donc elles imposent leurs langues aux enfants+C'est pourquoi pour permettre aux enfants d'apprendre ma langue+ chaque année je les envoie en vacances chez nous (au village)+ en plus je leur demande d'intégrer nos associations villageoises à Dakar+au moins avec ça il peuvent se apprendre un peu »

Dès le début de son intervention, comme dans la plupart des pratiques linguistiques en milieu urbain, nous constatons le recours fréquent du code switching (diola/français) dans son discours. A travers cette forme de communication mixte, il illustre non seulement son niveau intellectuel, mais aussi son ouverture à la langue officielle sénégalaise qui souvent est acceptée au détriment du wolof rejeté. Par ailleurs, il met en relief sa situation de mixité matrimoniale avec une femme sérère ce que semble ne pas militer en faveur de la maîtrise de sa langue ethnique par ses enfants qui logiquement parlent celle de la mère, le « sérère ». La femme s'occupe de l'éducation des enfants, mais aussi de la transmission des langues identitaires. Les verbes « commande » ainsi que « imposé » illustrent parfaitement cette situation. Le fait que son épouse soit d'une autre ethnie constitue, pour lui, un obstacle à la diffusion du diola dans son foyer. Ces deux verbes d'action révèlent la stature de l'épouse au sein de la famille, celle d'agent de contrôle de la « politique linguistique familiale » (Deprez : 1996, 35), c'est-à-dire « une planification explicite et déclarée par rapport à l'utilisation de la langue à l'intérieur du foyer entre les membres de la famille » (King et Logan-Terry : 2008, 908).

D'autre part, parmi les stratégies développées par les parents en vue de favoriser l'apprentissage du diola par les enfants, nos enquêtés en révèlent deux : le fait de les envoyer fréquemment au village surtout en période de vacances, mais aussi leur participation aux activités des associations villageoises à Dakar. Le village constitue donc le lieu privilégié de maintien des valeurs authentiques propres à chaque communauté contrairement aux espaces urbains exposés à l'hétérogénéité identitaires. L'envoi des enfants en vacances au village, « à la maison » « chaque année », constitue une grande opportunité de les exposer pendant plusieurs semaines à la pratique du diola, la seule langue de communication du milieu. Cela ne suffit pas à favoriser le développement des compétences en diola. Au-delà des vacances, il fallait, pour lui, trouver un moyen de maintenir la pratique de la langue identitaire à Dakar. Les associations villageoises dans la capitale apparaissent comme étant des cadres adéquats pouvant assurer la continuité de l'apprentissage du diola. La particularité de ces espaces vient du fait que le diola reste également le seul support de communication.

C'est pourquoi notre interlocuteur explique sa démarche consistant à « forcer » les enfants à fréquenter ces associations, efficaces dans la transmission de la langue. D'ailleurs, il faut reconnaître que l'une des raisons de la création de ces entités il y a la conservation des valeurs identitaires au-delà de la fraternité.

3. Discussion : la disparition programmée du diola dans les familles ?

Parmi les éléments pouvant contribuer à la sauvegarde d'une langue en danger, on peut noter le nombre de locuteurs, mais surtout sa transmission de génération en génération au niveau familial (Biagui, 2023 : 131). Plusieurs facteurs évoqués ci-dessus sont à la base de la bataille de certains chefs de famille diolas pour la vernacularisation de la langue ethnique. Malheureusement des facteurs exogènes comme parfois la mixité des couples, l'influence du wolof, l'hybridité identitaire des enfants accentuent le recul du diola dont les plus anciens se posent toujours la question par rapport au maintien en milieu familial. Deux échanges relevés chez la famille Sambou ont particulièrement attiré notre attention sur, non seulement la prédominance de l'usage du wolof chez les jeunes, mais aussi sur la rigueur dont font montre les parents pour contrer la pénétration de cette langue véhiculaire. La première est une discussion entre deux frères.

> **David** : « ***Mais grand chaine*** yi tay leer uñu dara+xana ngelaw bu si suba bi la ? »
> **Traduction** : « Mais grand aujourd'hui les chaînes ne sont vraiment pas claires+ Est ce que ce n'est pas à cause du vent matinal ? » (wolof)
> **Michel** : « waxal ndank bala paa ***allemand*** bi degg lë akk sa olof bi »
> **Traduction** : « Parle doucement avant que le vieux allemand t'entende avec le wolof »

Dans cet échange entièrement réalisé en wolof malgré quelques termes en français, une attitude très fréquente chez les jeunes avec ces formes langagières, nous remarquons la présence de l'expression « paa allemand », traduit par « le vieux allemand ». Il confirme donc deux choses : les jeunes privilégient le wolof dans les discussions entre eux, mais aussi la rigueur des parents dans le rejet de la langue véhiculaire. En effet, au lieu de répondre à la question que lui pose David par rapport à la mauvaise qualité des images du poste de télévision, Michel préfère le mettre en garde contre l'usage du wolof. On comprend bien qu'ils se livrent à une pratique clandestine de cette langue dans cet espace familial dédié au diola, car étant conscients des risques encourus si toutefois leur papa les surprend dans la dynamique. L'usage de l'impératif « parle » et de l'adverbe d'intensité « doucement » confirme la posture clandestine dans laquelle ces enfants se trouvent face à un papa dénommé « *paa allemand* » « vieux allemand ».

Cette référence au peuple allemand caractérisé par sa rigueur, son respect strict des normes établies, notamment au temps du règne de Adolf Hitler est une preuve de l'intransigeance des parents à conserver la vernacularisation du diola. Ce terme est couramment utilisé au Sénégal par les jeunes pour qualifier une personne rigoureuse, intransigeante surtout en posture de « chef ». Face aux usages fréquents du wolof à la place du diola au niveau de l'espace familial, certains parents se radicalisent en imposant leur langue. Dans ces familles, les chefs, garants de l'ordre social, apparaissent comme des gardiens de la pratique de la langue identitaire au détriment de celle véhiculaire considérée comme un intrus, voire une langue impérialiste. Il faut dire que les parents jouent un rôle important dans la conservation ou la perte des langues familiales par le biais notamment des attitudes qu'ils transmettent à leurs enfants (Barthélémy : 2017, 16). Marinette Matthey (2017 : 31) souligne d'ailleurs qu'à l'instar des états qui garantissent un certain ordre linguistique sur leur territoire, il en irait de même pour les familles. Les parents, détenteurs du pouvoir, jouent le rôle de l'Etat et les enfants, celui du peuple qui est censé se soumettre aux lois édictées par le pouvoir étatique. Néanmoins, il faut reconnaître que la résistance des enfants peut parfois obliger des parents à faire des compromis (Kopeliovich 2010). Dans ce passage, le papa qui se fâche à cause d'une expression wolof utilisée par sa femme en voulant corriger son fils qui parle mal le diola. L'échange se présente comme suit :

> **Maman** : « David+aw yan nay du pulo sindo pour e liim ku jola way aku ? Mante **sabotas** dondiyo mante ka *garuwalle* »
> **Traduction** : « David+Depuis quand tu as quitté le village pour oublier déjà le diola ? Ou bien tu fais du sabotage ou de la moquerie ! »
> **Père** : « aw pop ñe ka gàruwàle kommi wa ? U ngoonut u lokkil man du lokale om di kooloIal ? Miu jone uli nan du jeem bot e ket le ku joolowayaku ku ket pop ? »
> **Traduction :** «Toi aussi c'est quoi la moquerie ? Tu ne peux pas le leur dire selon notre langue ? Vous pensez que quand nous allons mourir le diola le mourra pas aussi ? »

La maman semble surprise de constater la préférence du jeune à s'exprimer en wolof alors que son arrivée à Dakar était récente. En seulement quelques mois de présence en ville, David semble métamorphosé en maniant le wolof, considéré comme la langue d'intégration dans la vie urbaine, celle des « Nandités », des « branchés » (Sow : 2016). La question de la maman par rapport à la pratique du jeune révèle sa surprise de voir son fils reléguer au second plan sa langue vernaculaire au profit d'une autre jugée souvent plus prestigieuse qu'il a apprise de façon récente. Nous notons à travers ce passage la place de choix des mères de familles dans la transmission des langues ethniques aux enfants. Barthélémy (2017 : 16) souligne d'ailleurs qu'elles apparaissent soit « en gardiennes » des traditions, de la langue et de la culture d'origine soit en agent de la modernité en souhaitant d'autres langues pour l'avenir de leurs enfants.

Dans son intervention, elle utilise deux expressions « sabotas » et « garuwalle ». « Sabotas » traduit par « sabotage » est un emprunt intégré du français au diola. Il a subit une modification de la consone [ʒ] qui devient [s] en diola à cause de l'absence de ce son dans la langue casamançaise. Pour sa part « garuwalle », « moquerie » est un terme wolof fréquemment utilisé en diola dont le référent semble inconnu ou démodé. Cette attitude de la maman qui fait recours à cette expression wolof irrite le papa qui l'attaque en ces termes :

> **Père** : « aw pop ñe ka *gàruwàle* kommi wa ? U ngoonut u lokkil man du lokale om di kooloIal ? Miu jone uli nan du jeem bot e ket le ku joolowayaku ku ket pop ? »
> **Traduction** : «Toi aussi c'est quoi la moquerie ? Tu ne peux pas le leur dire selon notre langue ? Vous pensez que quand nous allons mourir le diola le mourra pas aussi ? »

La remarque que nous pouvons faire dans l'attitude du chef de famille c'est qu'il rejette complètement le wolof « gàruwàle », mais passe sous silence le français « sabotas ». Cette posture confirme donc ce que nous avions développé (Diatta : 2025) ultérieurement faisant état d'une acceptation du français et d'un rejet du wolof. La dernière question posée par le vieux traduit donc un désespoir par rapport à la continuité de la vernacularisation du diola face à la progression du wolof considéré comme la principale menace à la survie de la langue identitaire. Diatta (2021 : 345) avait d'ailleurs montré qu'à Ziguinchor, le wolof « s'impose petit à petit comme langue vernaculaire dans beaucoup de familles, même si l'on constate une forme de résistance incarnée surtout par les pères de familles qui prônent la pratique des langues de groupes, vecteurs de transmission d'histoire ». En famille, ce qui semble paradoxal c'est le fait de rejeter le wolof tout en acceptant le français. La langue officielle sénégalaise, celle de l'éducation, constitue un support stratégique de contournement de la wolofisation en cours au niveau familial. Cette situation est d'ailleurs confirmée par la réponse que nous a fournie une jeune fille nommée Catherine. Nous l'avons rencontrée en dehors de la maison et la langue d'échange est le wolof compte tenu du fait qu'elle ne maîtrise pas bien le diola, sa langue ethnique, même si elle déclare comprendre quand ses parents lui parlent.

> **Catherine** : « **Jamais notre papa ne s'est fâché à cause du français**+wolof rekk lay bañ si kër gi+ moo tax **même** bu ñu xamul yenni mots yi si joola **on préfère utiliser français**+**des fois** nak **voisins** wolof yi di ñu toñ naan dañuy jaay toubab toubab lu **alors que simple** làkk kat la ñu »
> **Traduction** : « Jamais notre papa ne s'est fâché à cause du français+ C'est seulement le wolof qu'il ne veut pas à la maison+C'est pour cela si on ignore certains mots diolas on préfère utiliser le français+Mais dès fois nos voisins wolofs nous taxent de faire les petits blancs alors que nous sommes de simples non wolof »

Au niveau familial, l'enjeu reste la lutte contre la wolofisation en promouvant la pratique du diola ce qui favorise la transmission des valeurs culturelles et historiques de l'ethnie. Il faut reconnaître que lorsqu'un enfant développe le langage, il ne s'approprie pas seulement de structures linguistiques mais également des conduites langagières au sein de contextes interactionnels et intersubjectifs (Anna Ghimenton : 2022, 1). La dynamique de rejet du wolof est parfois motivée par le fait que certains l'assimilent à une langue des « insultes » (Diatta : 2025, 36). Malgré les politiques développées tendant à l'exclure de l'espace familial, les enfants, compte tenu de la diversité de leurs espaces de socialisation, l'apprennent et en font leur langue première. Face à ce constat amer pour certains parents, le français est promu implicitement avec comme objectif de contourner la présence de la langue véhiculaire. Notre interviewé reconnaît donc l'acceptation de la langue officielle par les responsables des politiques linguistiques familiales, c'est-à-dire les parents qui ne trouvent généralement aucune objection par rapport à son usage à la place du diola. Elle oppose le statut du français « jamais » rejeté à celui du wolof, la seule langue « bannie ». Dans cet espace de socialisation première, un bilinguisme français/diola est parfois promu en fonction des familles. Le français sert, selon elle, à combler le déficit lexical en diola, une chose acceptée par les parents qui n'y voient aucun problème alors qu'en wolof nous avons montré le contraire à travers le terme «gàruwàle» traduit par « moquerie ». En effet, ce papa s'est fâché en constatant que son épouse à fait usage de ce terme wolof en s'attaquant à son fils parlant wolof. Notre enquête a aussi révélé la place qu'on accorde à la langue officielle à la maison. La maîtrise du français est, non seulement une opportunité pour la réussite scolaire de l'enfant, mais aussi une occasion de comprendre les offices religieux chrétiens, car étant le support de communication entre chrétiens. D'ailleurs Ndiémé (2016 : 169) a rappelé que dans les églises, les fidèles qui, d'habitude parlent telle ou telle autre langue locale, se prêtent à des manipulations de la langue française que semble leur imposer le simple fait d'être à l'église. On promeut l'apprentissage du français afin de mieux saisir le sens des célébrations religieuses. Cependant, ces attitudes de rejet du wolof et de promotion du français dans les familles ne laissent pas les voisins indifférents. Certains s'insurgent contre les pratiques des familles diolas parfois représentées comme ethnocentriques en ce sens qu'elles rejettent le wolof, considéré comme la langue de la communication urbaine. Face aux usages des enfants, ils préfèrent s'en moquer en les traitant de « petits blancs » alors qu'ils sont de simples « Laak kat », « non wolof ». Rappelons que ce terme « Làkk kat » est un concept péjoratif utilisé généralement par les Wolof pour nommer les autres ethnies. C'est un mécanisme de nomination et de catégorisation identitaire, linguistique et géographique au sein de la communauté wolof appliqué sur les Sérères, les Peuls, les Mandingues, les Diolas, etc. Ce sont les groupes ethniques avec lesquels les Wolofs partagent un espace géographique et social, mais dont l'identité principale est perçue par le prisme de leur langue non wolof.

Conclusion

La situation de la pratique du diola en famille se pose avec acuité tant à Ziguinchor qu'à Dakar. Les enfants, compte tenu de leurs différentes mobilités et interactions, sont exposés à plusieurs identités qui font d'eux ce qu'on appelle des locuteurs aux identités hybrides. Ils sont partagés entre plusieurs valeurs qui sont parfois concurrentielles. Le diola se trouve, dès lors, relégué au second plan dans certaines familles urbaines à Dakar où il ne sert plus de support de communication au détriment du wolof qui se positionne. Face à un tel fait, les parents, responsables des politiques linguistiques familiales, essaient de trouver des stratégies de contournement de la présence du wolof qu'ils rejettent. Rappelons que la ville est considérée comme étant un espace d'unification linguistique où « on vient perdre sa langue» (Calvet, 1987, p.61). Quand certains privilégient l'envoie des enfants au village pendant les vacances, d'autres préfèrent aussi les pousser à la fréquentation des associations identitaires à Dakar afin de les mettre dans une situation d'immersion. L'objectif principal de ces initiatives reste le maintien du diola au milieu familial, sa vernacularisation, car c'est la politique au niveau de la famille qui détermine le maintien ou la perte de la langue » (Spolsky : 2004, 55). C'est le seul moyen de perpétuer la transmission des valeurs identitaires diolas. Par ailleurs, compte tenu de la progression du wolof dans les usages familiaux, la promotion d'un bilinguisme français/diola est acceptée. Ce bilinguisme sert surtout de moyen de contournement de la présence de la langue véhiculaire nationale, le wolof.

Références bibliographiques

AGIER, M., 2004, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'œil neuf.
DIATTA, Jean Sibadioumeg, 2025, « Construction identitaire et résistance à la wolofisation en milieu familial diola à Dakar : enjeux et manifestations », *in Graphies Francophones* numéro 008, juin 2025, pp. 27-40.
BADIANE Oumar, 2015, « Le rite initiatique du *Bukut* : dynamiques sociales et transmission du patrimoine culturel chez les Diolas de Basse-Casamance (Sénégal) », mémoire de Master en Développement, Université Senghor d'Alexandrie.
BARTHÉLÉMY, Estelle, 2017, « Transmission de langues minoritaires au sein de familles mixtes en France: les politiques linguistiques familiales et leur impact sur les représentations des enfants », *in Sciences de l'Homme et Société*.
BIAGUI Noël Bernard (2023), « Le créole casamançais : vitalité et conscience linguistique », *Ziglôbitha*, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire, n°07, pp.123-142.
BULOT Thierry, 2003, « Matrice discursive et confinement des langues: pour un modèle de l'urbanité », *In BLANCHET Philippe et ROBILLARD Didier de (dirs)*, *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*-Rennes, P.U.R., *Cahiers de sociolinguistique* n° 8., pp. 99-109.
CALVET Louis-Jean, 1987, « Les langues du marché », *In Réalités africaines et langue française* numéro 21, Dakar : CLAD, pp.60-72.
….., 1994, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine,* Paris : Payot et Rivages.
CREPON Marc, 2001, « Ce qu'on demande aux langues. (Autour du Monolinguisme de l'autre) », *Raisons politiques. La République des langues*, n° 2, mai-juillet 2001, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, p. 27-40.
DALLAIRE C., 2004), « Fier de qui on est…nous sommes francophones!» L'identité des jeunes aux Jeux franco-ontariens, *Francophonies d'Amérique*, 18, pp. 127-147.
ĐẶNG Thị T.T., BULOT Thierry, 2015, « Discours de la ville : construction discursive des positionnements, des valeurs et des identités urbaines », *In* GRADIS, numéro 1/2015, pp. 41-60.
DEPREZ Christine, 1996, « Une politique linguistique familiale : le rôle des femmes », *Éducation et sociétés plurilingues*, numéro 1, 35-42.
DIATTA Jean Sibadioumeg, 2021, « Norme linguistique et dualité français/wolof à Ziguinchor: quand les pratiques des étudiants révèlent une guerre de positionnement par procuration », *In* Les cahiers de L'ACAREF, Vol. 3/N°6, pp.72-88.
DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Louis... [et al.], 2002, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
FISHMAN J, 1991, *Reverse LanguageShift*, Multilingual Matters.
GHIMENTON Anna, 2022, « Appréhender la socialisation langagière: perspectives sociocognitives, interactionnelles et éducatives », *Linguistique,* Université de Toulouse 2.
JUILLARD Caroline, 2010, « Analyse sociolinguistique du contact entre langues et groupes joola et mandinka, à Ziguinchor », *in Journal of language contact*-Théma 3n, pp. 47-68.

KOPELIOVICH S., 2010, « Family language policy: A case study of a Russian-Hebrew bilingual family: Toward a theoretical framework », In *Diaspora, Indigenous, and Minority*
Education, 4(3), pp.162–178.
LABRIDY L., 2009, « Les flux de langues en milieu urbain : espaces diglossiques vs espaces ditopiques situation sociolinguistique de la ville de Fort-de-France », Thèse de doctorat Université Rennes 2.
LAMBERT Patricia, 2021, « Socialisation langagière », *in Langage et société* HS1 Hors série, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 311-314.
LEGLISE Isabelle, 2021, « Contacts de langues. Langage et Société », *Dictionnaire de la sociolinguistique*, Hors-série, pp.61-64.
MATTHEY Marinette, 2017, « La famille comme lieu de transmission des langues minoritaires ou minorisée. Eléments de réflexion pour un cadrage politico-théorique », Insaniyat/ Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales, 21 (76), pp.27-40.
PILOTE A., MAGNAN M.-O. & VIEUX-FORT K., 2010, « Identité linguistique et poids des langues : une étude comparative entre des jeunes de milieu scolaire francophone au Nouveau Brunswick et anglophone au Québec », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, pp. 65–98.
ROCHER Guy, 1969, *Introduction à la sociologie générale*, 3e édition, Montréal, Hurtubise HMH.
Socialisation langagière.
SOW Ndiémé, 2016, « Le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d‟urbanité ? », *in* ouvrage collectif *Les sciences sociales au Sénégal,* coordonné par le Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique (CODESRIA), p.247-272.
SPOLSKY Bernard, 2004, *Language policy*, Cambridge University Press, Cambridge.
WANG Nanfei, 2022, « Les politiques linguistiques familiales dans les familles franco-chinoises: les aspirations et les motivations parentales de la transmission du mandarin », *in Langage et Société*, *Quand les animaux participent à l'interaction sociale*, 176, pp.163- 184.
WEINREICH Uriel, 1953, *Languages in contact*, La Haye : Mouton.
ZIAMARI K, 2003, « Le code switching intra-phrastique dans les conversations des étudiants marocains de L'ENSAM : approche linguistiquduel entre l'arabe marocain et le français », Thèse de doctorat, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès, Maroc) et lac nad- INALCO (Paris).

LISTE DES AUTEURS DU *LIENS* 10-Volume 2

- **Jörg Martin HARTMANN**
- **Sileymane SALL**
- **Sylvain Luc AGBANGLANON**
- **Justin Masandi Kisuku LEZ**
- **Natié COULIBALY**
- **Bakary DEMBÉLÉ**
- **Mamadou KEITA**
- **Cheikh SAMB**
- **Mouhamadou Fadil KANE**
- **Amath FALL**
- **Jean Sibadioumeg DIATTA**
- **Alioune SECK**
- **Yacouba KOURAOGO**
- **Marcellin Médétonhan LOUGBEGNON**
- **Laurent ATCHIKPA**
- **THIERNO AROUNA NIANG**
- **Landa YIRADIANG**
- **Sadibou SOW**
- **Serigne Modou SARR**
- **Awa BA**
- **Ibrahima SEYE**
- **Modeste Ghislain ONOMO ONOMO**
- **Rodrigue MENYE MPELE**